

à quelque rang qu'ils appartiennent, ne s'était exercée sur eux; ils s'étaient vus dans les réunions du monde, ils s'étaient revus et connus dans les relations familières de la vie flamande; rien ne les séparait, leurs âges, leurs fortunes, étaient d'accord, et leur mariage s'était conclu sans roman, mais non sans flatteuses espérances. L'avenir était beau et long devant leurs pas. La première année de leur union fut complètement heureuse; ils dépensèrent leur cœur comme des prodiges, durant cette lune de miel de douze mois. La seconde année fut embellie par la naissance d'un enfant; la troisième entra dans l'ornière de l'habitude, elle eut des jours riants; mais les dissonances de caractère se laissèrent entrevoir, comme en un jour d'été un vent du nord fait pressentir l'hiver; la quatrième rendit ces dissonances fréquentes, et divisa insensiblement les deux époux qui avaient vécu jusqu'alors de la même vie; les angles se firent sentir, on se blessa réciproquement. Le sage Solon a manqué de sagesse lorsqu'il a dit: *Marie-toi avec celui qui te ressemble, car lorsqu'on ne se ressemble pas, on se heurte.* Or, Guido et Odile se ressemblaient trop; ils avaient la même âme mobile et passionnée; les qualités de l'un ne compensaient pas les défauts de l'autre; la patience de la femme ne s'opposait pas, comme un bouclier, aux vivacités de son mari, la prudence de l'époux ne venait pas en aide à l'intelligence inexpérimentée de l'épouse; ils voulaient tous deux, avec la même fougue, leur propre bonheur, et le véritable amour, qui vit en autrui, qui fait sa joie de la joie d'un autre, leur était complètement inconnu.

Qui eut les premiers torts? On ne saurait le dire:

Guido se lassa peut-être le premier de la monotone félicité domestique, et il chercha la liberté, dont jadis il avait joui avec plénitude. Il s'occupa davantage de ses affaires un peu délaissées durant les premiers années de son mariage, il noua des relations, il sortit le soir, il se plut hors de chez lui, et rattacha par quelques bruits, sa vie d'homme marié à sa vie de jeune homme. C'était un tort, mais un tort commun aux hommes de son âge et de son pays.

Odile en eut un autre: elle manqua de patience, elle ne sut contenir ni les élans de son humeur, ni les explosions de ses reproches, ni les inquisitions de sa curiosité. Le premier soir où Guido la laissa seule, il la trouva au retour triste et fâchée, et une longue bouderie le punit sans le convertir. Dès ce moment les petites querelles, les disputes, les silences maussades, les récriminations, l'irritation née à propos de tout et à propos de rien, troublèrent son intérieur; et tous deux s'obstinèrent, lui dans son indépendance reconquise, elle dans son aigre mécontentement. Elle pleurait souvent, mais alors qu'il ne la voyait pas; et quand il rentrait parfois bien disposé, prêt à s'épancher, prêt à reprendre, à resaisir l'intimité d'autrefois, il la trouvait sombre et boudeuse, ce sourire cordial, rayon de soleil qui a dissipé tant de sombres nuages, avait fui les lèvres d'Odile; le rire éclatait parfois, rire forcé et moqueur, qui accueillait les demandes et les observations de son mari, et le rire, on le sait, ne remplace pas le sourire. La bonne volonté de Guido n'était pas ferme, sa patience n'était pas longue, et il abandonnait au plus vite le foyer où peut-être une douce réception, une amitié confiante, l'eussent à jamais enchaîné.

Les deux époux commirent l'un envers l'autre une

faute grave: ils se cachèrent leurs peines et ne laissèrent voir que leurs mécontentements. Odile, tendre et triste, eût gagné sa cause; Guido, par un avis doux et sérieux, eût emporté la sienne; l'orgueil empêcha chacun d'eux de faire appel au cœur dont il avait été aimé, et les récriminations amères, les reproches, les bouderies, les allusions caustiques, remplirent leur rôle ordinaire: ils augmentèrent le mal et rendirent la plaie incurable.

Odile manquait-elle de bonté ou d'intelligence? Non, son âme s'ouvrait aux affections, elle savait aimer et compatir, mais ses facultés aimantes étaient paralysées par une passion dure et aride: elle était jalouse, secrètement jalouse, jalouse sans rivale connue, jalouse à la vue d'une fleur à la boutonnière de Guido, jalouse d'un parfum qu'exhalaient ses habits, d'un petit meuble qu'elle ne lui connaissait pas et auquel il paraissait attacher du prix, d'une lettre ou d'un billet d'invitation, jalouse en étudiant le visage de son mari et sa physionomie, plus triste ou plus gaie que la veille, jalouse de son silence, de ses démarches, de ses amitiés. Préoccupée d'une idée fixe qui annulait en elle les plus belles facultés de l'âme, elle perdait à la fois la douceur et la finesse; elle ne s'appliquait qu'à pénétrer des secrets qui peut-être n'existaient point, et ne s'avouait pas que, dans ce jeu périlleux, son amour lui-même courait risque de faire naufrage, et que peut-être, avant peu de temps, elle serait jalouse de la pire des jalousies, la jalousie sans amour.

Le lendemain, jour où elle avait si longtemps attendu Guido, se trouvait être un dimanche; elle descendit pour déjeuner, et fut étonnée en trouvant son mari, déjà installé, et vêtu complètement pour la journée. Il avait l'habitude de passer ses beaux dimanches dans un entier *far niente*, et ce jour-là il ne quittait la robe de chambre que pour aller dîner chez son beau-père, selon une coutume en vigueur depuis son mariage. Dérogeant à ses habitudes, il était, ce matin, vêtu d'un élégant négligé de campagne, tout blanc, depuis les guêtres jusqu'au chapeau de paille, et sur un fauteuil se trouvaient les gants, une cravache et une grosse lorgnette d'opéra.

Odile entra d'un air rogue, et s'assit en attirant à elle la bouilloire et la boîte à thé.

— « Bonjour, ma femme, lui dit Guido d'un ton amical. Les diables noirs sont envolés, j'espère; ils ne peuvent pas tenir devant un si beau soleil.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, répondit-elle sèchement, prenez-vous du thé?

— C'est probable. »

Il but, gardant le silence et prenant à son tour une physionomie assez revêche. Odile regretta la conversation qui allait s'engager, et elle s'efforça par de petits soins, de regagner le terrain qu'elle venait de perdre. Elle avança à tour de rôle beurre, pot-au-lait et sucrier; son mari se servit d'un air préoccupé, et il s'écria enfin, comme sortant d'une longue distraction:

— « Et Marguerite, où est-elle?

— On l'habille, je vais la chercher. »

(A continuer.)